

Le récit de voyage scientifique : une appellation floue ?

Anne-Laurence Barkate, LERMA, Université d'Aix Marseille

Mots-clés : récit de voyage scientifique, exploration, circumnavigation, sciences, littérature, représentation de la réalité, James Cook, Charles Darwin, Mungo Park, Matthew Flinders, Alexandre de Humboldt, Joseph Billings.

Keywords : scientific travel narratives, exploration, circumnavigation, science, literature, representation of reality, James Cook, Charles Darwin, Mungo Park, Matthew Flinders, Alexander Humboldt, Joseph Billings.

Le récit de voyage scientifique semble occuper une place quelque peu marginale dans le cadre de la littérature. Souvent considéré comme un « sous-genre » qui n'aurait d'autre finalité que de vulgariser les découvertes savantes, il se situe à mi-chemin du traité ou compte rendu scientifique, et du récit de voyage, dont il emprunte les codes. Le fait qu'il soit placé sous le signe de la dualité ne va pas sans poser problème lorsqu'on tente de le définir. La désignation même de « récit de voyage scientifique » induit le doute et le questionnement : s'agit-il d'œuvres au statut « proprement littéraire » ou bien au contraire de documents inhérents à la science (Viviès 1999, 149) ? Comme l'a mis en lumière Charles Percy Snow dans son essai intitulé « Two Cultures », cet antagonisme est encore plus difficile à appréhender aux yeux du lecteur contemporain pour lequel la science et la littérature incarnent deux polarités bien distinctes et à tous égards incomparables. À la donnée positive correspond une recherche de vérité qui passe par la rigueur déductive de la démonstration, alors qu'au récit revient, par contraste, le libre déploiement d'espaces imaginaires induits par une certaine stylisation de la réalité. Il ne semble donc pas aisé de dégager des constantes formelles susceptibles de définir une poétique et d'élaborer une typologie de ce genre ambigu par nature.

Sous l'appellation « récit de voyage scientifique » peuvent être rassemblés des textes hétérogènes à plusieurs titres qui ne présentent pas nécessairement un réseau de traits et de signes spécifiques : le journal, le mémoire, la relation épistolaire ou bien l'essai figurent parmi les formes possibles. Il s'agit d'un genre par essence polymorphe mais dont la complexité structurelle réside également dans le

fait qu'il se plaît à marier et confronter toutes sortes de discours. Il s'offre à lire comme une œuvre à caractère didactique qui va contribuer au perfectionnement des savoirs dans leur ensemble : « All the sciences were shaped, to some extent, by practices of exploration – the voyage, the survey, the mapping of the earth, the seas and the stars » (Driver 2011, 2). Il semble essentiel de souligner que le concept même de « sciences » est en devenir avant la seconde moitié du XIX^e siècle et ne renvoie pas, comme de nos jours, à une réalité bien circonscrite¹. Si les récits scientifiques plaisent incontestablement au grand public en quête de curiosités naturelles, de découvertes insolites ou autres escapades épiques, ce type d'écrit s'adresse également à un lectorat spécialisé qui attend des voyageurs des connaissances précises pouvant enrichir son domaine d'étude (Broc 1969, 137-154). Le récit scientifique se situe à l'interface entre érudition savante et quête d'exotisme ; il hésite dans une dialectique entre « aventure et inventaire » selon l'expression de Frank Lestringant, entre la tentation pittoresque et la volonté didactique (1999, 51). Ainsi se pose tout naturellement la question suivante : Comment tracer les contours de ces textes aux limites floues et imprécises qui « présentent une double postulation », laquelle englobe tout à la fois des relations scientifiques parfaitement objectives et des passages narratifs parfois proches de la fiction (Le Huenen 1987, 46) ? Peut-on saisir la réalité fuyante d'un genre dont les codes ne cessent d'évoluer entre la seconde moitié du XVIII^e et les premières décennies du XIX^e siècle ?

¹ Avant la seconde moitié du XIX^e siècle, le terme de « sciences » est utilisé dans des acceptions assez imprécises, avec des fluctuations de sens multiples. Tim Fulford précise qu'il faut attendre 1833 pour que le mot apparaisse sous la plume de Coleridge et prenne, à des nuances près, sa valeur actuelle – qu'il sous-tende une exigence de précision. Il n'existe pas réellement, avant cette date, de protocole d'observation qui repose sur des critères précis de vérification et garantisse ainsi une objectivité parfaite des résultats. En quelques décennies, qui coïncident avec l'émergence du courant romantique en Angleterre, la science se sera érigée en une discipline à part entière et grandement affranchie du lien quasi fusionnel qui l'unissait jusqu'alors aux arts.

Voir: Tim Fulford, Debbie Lee and Peter J.Kitson, *Literature, Science and Exploration in the Romantic Era*. Cambridge: Cambridge University Press, 2008, introduction, p.2: « Before the professionalisation of disciplines in the later nineteenth century, there were few hard-and-fast barriers between intellectual discourses and fewer blanket designations. What we call 'science' was in practice, a number of areas of enquiry, which did not necessarily all share common goals and methods. [...] The narrative of explorers, for example, were accepted as valid scientific documents if they followed a 'plain unvarnished' style in which the explorer's impressions were represented as objectively observed 'evidence'. »

La prédominance des questions savantes

Dès l'Antiquité les voyages se présentent comme l'instrument privilégié de la connaissance mais cela n'a jamais été autant vérifié que dans le dernier quart du XVIII^e siècle. Les auteurs de récits viatiques jouent alors un rôle décisif dans l'élaboration du savoir en tentant d'expliquer les méandres d'un monde dont les frontières ne cessent d'être repoussées.² Les expéditions vers le Nouveau Monde font l'objet d'une exploration aussi méthodique que rigoureuse. A la différence des récits de voyage traditionnels, dont la primauté n'est pas donnée aux découvertes, la caractéristique première du récit scientifique est de reposer sur une allégation d'authenticité et de véracité qui ne saurait *a priori* être remise en question. Le voyageur scientifique endosse l'habit du voyageur (ou *vice versa*) et il devient ce qu'Aristote dans la *Poétique* nomme « un chroniqueur »:

Car la différence entre le chroniqueur et le poète ne vient pas de ce que l'un s'exprime en vers et l'autre en prose (on pourrait mettre en vers l'œuvre d'Hérodote, ce ne serait pas moins une chronique en vers qu'en prose) ; mais la différence est que l'un dit ce qui a eu lieu, l'autre ce qui pourrait avoir lieu ; c'est pour cette raison que la poésie est plus noble et plus philosophique que la chronique : la poésie traite plutôt du général, la chronique du particulier (Aristote 54).

Cette affirmation s'inscrit dans le contexte d'une opposition entre le Vrai, qui fait l'objet des discours, et le Vraisemblable, qui appartient au registre de la poésie. Par essence, on attend du voyageur-scientifique qu'il s'arc-boute sur des faits précis et qu'il les rapporte avec le plus de précision possible sans jamais céder à la tentation de « traiter du général » et d'esthétiser ainsi son récit. Il a pour mission d'instruire le lecteur sur les réalités relatives aux sciences et de ne pas déroger à ce projet didactique qui constitue une fin en soi. L'impératif de connaissance conditionne le voyage dans son ensemble. Le pacte de lecture repose donc sur le postulat que le texte peut représenter le réel dans une absolue transparence et que les observations consignées sont parfaitement exactes. La relation de voyage scientifique fait ainsi fi des contradictions sur lesquelles butent les récits classiques qui prétendent refléter la réalité sans toutefois ignorer totalement que la quête d'une adéquation du langage à la vérité du monde est problématique et ne va pas de soi.

². Joan-Pau Rubiès met en lumière l'impact des récits de voyage sur leur époque et plus particulièrement leur rôle dans l'élaboration d'un discours scientifique: «Travel literature provided the foundations for an empirical scientific discourse » (Rubiès 2007, 5).

Elle illustre également un autre paradoxe : dans la mesure où l'écrivain se dissimule derrière le masque de l'enquêteur ou du chroniqueur, son statut littéraire est relégué à l'arrière-plan. Le récit scientifique semble donc se situer au-delà du dilemme ou de « l'impossible choix » entre « littéralité » et « littéarité » évoqué par Christine Montalbetti (1997). Dans la plupart des préfaces où sont énoncés les projets narratifs, la portée du voyage semble se réduire à une enquête d'ordre scientifique ou didactique. Mungo Park publie à l'orée du XIX^e siècle son *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique* qui livre le récit de sa périlleuse traversée des comptoirs délaissés de Sénégambie, un des derniers espaces « vides » de la carte du monde, où miroite, parmi les méandres d'un grand fleuve inconnu, la richesse des cités commerçantes du sud du Sahel. L'expédition a été commanditée par l'African Association qui a choisi Mungo Park pour sa formation médicale et ses solides connaissances en Histoire naturelle. Dès les premières pages, Park adopte un ton neutre et semble considérer sa mission avec le regard impavide d'un géographe :

My instructions were plain and concise. I was directed, on my arrival to Africa, 'to pass on to the river Niger, either by the way of Bambouk, or by such other route as should be found most convenient. That I should ascertain the course, and, if possible, the rise and termination of that river. That I should use my utmost exertions to visit the principal towns or cities in the neighborhood, particularly Tombuctoo and Houssa; and that I should be afterwards at liberty to return to Europe, either by the way of the Gambia, or by such other route, as under all the then existing circumstances of my situation and prospect, should appear to me most advisable (Park 4).

La chronique de Park est bien ancrée dans le réel et ne s'apparente nullement à une aventure livresque : l'itinéraire n'est pas celui que produisent les cartes floues et imprécises de l'Afrique dont on dispose alors, jalonnées de fleuves et de royaumes aux noms qui sonnent comme des pays imaginaires ; c'est un trajet précis rapporté au jour le jour, au gré des étapes que le narrateur traverse. Le développement narratif prend des airs de démonstration argumentative :

Having now brought together such general observations on the country, and its inhabitants, as occurred to me during my residence in the vicinage of the Gambia, I shall detain the reader no longer with introductory matter, but proceed, in the next Chapter, to a regular detail of the incidents which happened, and the reflections which arose in my mind, in the course of my painful and perilous journey, from its commencement, until my return to the Gambia (Park 28).

Rarement récit à la première personne n'aura été en apparence aussi impersonnel, comme estompant au fil des pages l'exotisme et l'aventure dont Park serait le héros. Ainsi la relation de voyage scientifique part du postulat que l'auteur ne rend pas compte de ses découvertes à travers un prisme personnel mais en instaurant une distance avec son objet d'étude – recul nécessaire afin de pouvoir prétendre à une parfaite objectivité. Parmi les critères attendus, le lecteur espère trouver dans le récit des preuves documentaires de la présence du voyageur dans les territoires décrits, ainsi que de longues descriptions des coutumes et mœurs des peuples rencontrés. Par exemple, *Voyage dans l'Intérieur de l'Afrique*, qui a connu un très vif succès dès sa publication, foisonne de passages détaillés sur les usages et rites des Africains du Sahel – notamment sur leurs croyances et superstitions qui rythment de longues journées dans le désert. Autre critère qui figure dans l'horizon d'attente du lecteur, le style fluide et précis qui doit donner une impression de spontanéité et de naturel car la simplicité du langage est souvent considérée comme un gage de vérité et d'authenticité. Le voyageur évite les ornements ou autres artifices d'écriture qui pourraient avoir pour effet de rendre le texte sibyllin et abscons. Il s'agit avant tout de former le lecteur en mettant les découvertes savantes à sa portée. Comme le remarque Jacques Chupeau, « [p]ar ce refus de la rhétorique et des figures de l'éloquence, le récit de voyage se place résolument en marge de la littérature et de ses mensonges » (1977, 540).

Dans la filiation des ouvrages d'exploration du XVIII^e siècle

Si le récit de voyage scientifique s'offre à lire comme une représentation « objective » de la réalité, ce n'est pas uniquement parce qu'il traite de sujets savants. Les diverses formes qu'il adopte lui confèrent *de facto* une réelle autorité. Par exemple le journal, dicté par les exigences du compte rendu quotidien, se veut garant de la véracité du témoignage. Cette forme d'écrit, qui repose sur des références systématiques à des dates et des lieux précis, endosse l'apparence parfois trompeuse de la réalité. Comme il prétend faire « coïncider le temps du voyage avec celui de l'écriture » (Weber 2006, 49-78), le journal ne suscite pas la méfiance du lecteur. À titre d'exemple, les grandes circumnavigations commanditées dans la seconde moitié du XVIII^e siècle constituent encore aujourd'hui l'archétype de l'ouvrage à valeur documentaire. On ne saurait à première vue remettre en question la fonction référentielle des *Relations de voyage autour du monde* de James Cook

qui se présentent comme le compte rendu de missions officielles appuyées par l'Amirauté et la Royal Society. Comme le souligne Numa Broc dans *La Géographie des philosophes* :

Jamais peut-être, plus qu'au XVIII^e siècle, l'effort de rationalisation de la Nature n'a été plus poussé, et les contemporains de Cook et de Lapérouse ont eu, pour la première fois sans doute dans l'histoire de l'humanité, l'impression qu'ils atteignaient les limites de la connaissance, en touchant aux extrémités du monde (Broc 1074, 1).

James Cook adopte une démarche empirique fondée sur l'observation³ et il consigne soigneusement tous les détails de son voyage dans son journal tenu quotidiennement. La Royal Society, par l'entremise de son président Morton, lui a dicté des recommandations précises dans ses «Hints offered to the considerations of Captain Cooke, Mr Bankes, Doctor Solander, and the other Gentlemen who go upon the expedition on board the Endeavour » (Beaglehole 514). Le Transit de Vénus constitue le but officiel de ce premier voyage ainsi que le rappelle Morton ; il s'agit de vérifier les affirmations et calculs de l'astronome Edmund Halley sur la distance de la terre au soleil. L'événement, qui revêt une importance considérable pour le lecteur de l'époque, est rapporté avec une rare précision dans *Les Relations de voyage autour du monde* qui se définit avant tout comme un outil de diffusion des sciences:⁴

This day prov'd as favourable to our purpose as we could wish, not a Clowd was to be seen the whole day and the Air was perfectly clear, so that we had every advantage we could desire in Observing the whole of the passage of the Planet Venus over the Suns disk: we very distinctly saw an Atmosphere or dusky shade round the body of the Planet which very much disturbed the times of the Contacts particularly the two internal ones. Dr. Solander observed as well as Mr. Green and myself, and we differ'd from one another in observing the times of the Contacts much more than could be expected. Mr Greens Telescope and mine were of the same Magnifying power but that of Dr. was greater than ours (Beaglehole 500).

Les journaux de Cook sont émaillés de descriptions très précises qui balisent le parcours discursif. Les faits ou les événements rapportés semblent coïncider avec les lieux décrits eux-mêmes ; espace et temps semblent parfaitement interchangeables dans ce type de récit. Les descriptions ne constituent donc

³ La démarche est promue dès les années 1660 par la Royal Society. En 1667, Thomas Sprat dans *History of the Royal Society* énumère les directives très précises que les voyageurs doivent suivre de façon à répondre à l'exigence de Vérité que le lecteur de l'époque, avide de connaissances nouvelles, est en droit d'attendre.

⁴ La présence de l'astronome Charles Green et des naturalistes Joseph Banks et Daniel Solander, mentionnés dans cette entrée du 3 juin 1769, constitue un argument d'autorité et confère à l'expédition une dimension hautement scientifique.

nullement une simple pause dans la narration ; elles assurent la cohérence du discours et c'est bien là l'une des particularités du récit scientifique que de placer la description au centre de la démonstration.

La plus grande partie des recommandations remises par la Royal Society se rapportent à l'hypothétique existence du continent austral : « (...) many new subjects in Natural history might be imported, and usefull branches of Commerce set on foot, which in process of time might prove highly beneficial to Britain » (Beaglehole 516). Lors de sa première expédition, Cook se montre déjà sceptique à ce sujet; il note l'absence de courants qui auraient indiqué avec certitude la présence « d'une terre de taille considérable » (Beaglehole 62). A partir d'octobre 1769, il jalonne les côtes néo-zélandaises et en arrive à la conclusion, au terme de cinq mois de cabotage, qu'il s'agit seulement d'un archipel constitué de deux îles. Si un continent austral existe, ce ne peut donc être que dans des latitudes sud plus élevées:

As to a Southern Continent I do not believe any such thing exists unless in a high Latitude [...] Here is now room enough for the North Cape of Southern Continent to extend to the Northward even to a pretty low Latitude. But what foundation have we for such a Supposition, none than I know of but this that it must be here or nowhere (Beaglehole 288).

Le journal de Cook s'apparente bien à une chronique et suit une chronologie précise ; se prêtant ainsi parfaitement à un projet didactique comme le corroborent les passages descriptifs sur le Transit de Vénus ou le continent austral. Il reproduit fidèlement la succession aléatoire et contingente des étapes du voyage référentiel. Si sa forme semble donc être à même de lui conférer une authenticité, John Cawte Beaglehole souligne pourtant que le texte a été révisé de façon importante. Il existe quatre copies au total du journal du premier voyage : « It is the [...] product of a great deal of writing, drafting, re-drafting, summarizing and expanding, with afterthoughts both of addition and deletion »(Beaglehole cciii). Or un texte retravaillé, comportant des corrections et des ajouts, peut-il être le reflet transparent de l'expérience de l'auteur ? Même lorsqu'il souhaite présenter son expérience vécue de manière fidèle, le narrateur semble être confronté à la difficulté du geste référentiel, à l'impossibilité de produire un discours qui rende compte parfaitement de ce qu'il a observé au cours de l'expédition.

Récit et représentation du monde

Quand il joute la science, le récit acquiert une légitimité soudaine ; il n'a d'autre finalité que « d'exprimer la vérité simple et nue » (Weber 2006, 61). L'écrivain voyageur est ainsi tenu de renoncer à ses cadres de pensée habituels et d'adopter une attitude dite « scientifique », affichant une objectivité parfaite en toutes circonstances. Il doit dans la mesure du possible réprimer ses émotions et masquer sa sensibilité. Or on peut légitimement se demander s'il est possible de faire preuve d'impartialité et d'éliminer toute empreinte personnelle. Le fait que certains récits soient corrigés et remaniés de manière significative en vue de la publication met en lumière leur caractère quelque peu artificiel. Comme le souligne Virginia Richter dans son article « Charles Darwin in Patagonia », le *Voyage du Beagle* est une version épurée du journal de bord dont la fonction n'est pas de retracer les aventures de Darwin au jour le jour : « Darwin's fundamental strategy for developing his text thus appears to be a recasting of his voyage from a day-to-day chronicle into an idealized circumnavigation » (Richter 2009, 69). La richesse de l'ouvrage réside avant tout dans le fait qu'il ne se réduit pas à son seul projet savant. Le lecteur du *Voyage du Beagle* est également à la recherche de pittoresque et de dépaysement; il aspire à connaître l'Autre et surtout l'Ailleurs – symbolisé depuis Bernadin de St Pierre par l'île, l'insularité, la robinsonnade et l'épopée. Darwin donne précisément à la version publiée cette touche exotique, notamment en introduisant des éléments de l'insolite. Il y a des passages dans le *Voyage du Beagle* qui sont frappés du sceau de l'étrange. Le récit, jusqu'alors fondé sur le postulat mimétique et réaliste traditionnel, dérape vers une zone indéfinissable dont le texte ne peut rendre compte. Il règne par moments une indétermination que l'auteur lui-même ne semble pas pouvoir complètement résoudre. Par exemple, il assiste lors de son séjour aux îles Cocos à des phénomènes apparemment irrationnels et inexplicables, mais qui font tout le charme du voyage dans les Tropiques :

After dinner we stayed to see a curious half superstitious scene acted by the Malay women. A large wooden spoon dressed in garments, and which had been carried to the grave of a dead man, they pretend becomes inspired at the full of the moon, and will dance and jump about. After the proper preparations, the spoon, held by two women, became convulsed, and danced in good time to the song of the surrounding children and women. It was a most foolish spectacle; but Mr. Liesk maintained that many of the Malays believed in its spiritual movements. [...] These scenes of the tropics are in themselves so delicious (*The Voyage of the Beagle* 435).

Lors de la réécriture de son journal de bord, Darwin a bien pris soin d'inclure ce type d'anecdotes et d'introduire des éléments de l'étrange, esthétisant son récit et embarquant ainsi son lecteur dans une aventure dépaysante, à forte coloration exotique. Le carnet de notes que Darwin a tenu très méticuleusement tout au long des cinq années passées à voguer sur les océans n'est donc pas resté un compte rendu figé et définitif, consignait le souvenir d'un voyage achevé. La version publiée se trouve partagée entre la tentative de description du réel et la construction d'un discours sur ce réel qui prenne en compte les attentes du grand public.

On peut distinguer, même dans les récits en apparence les plus « lisses » ou neutres, des mécanismes subjectifs qui sont bien sûr inhérents à la perception elle-même. Le voyageur est donc pris dans un dilemme constant et l'idéal de transparence auquel il aspire paraît difficile à atteindre. Comme le remarque Roland Barthes, il « a toujours en lui la croyance que les signes ne sont pas arbitraires et que le nom est une propriété naturelle des choses » (Barthes 1966, 52)⁵. Or refléter le monde fidèlement semble être par essence une gageure, une illusion que l'auteur essaie tant bien que mal d'entretenir. Par exemple, le lecteur du *Voyage du Beagle* s'aperçoit dès le second chapitre – où se succèdent les descriptions poétiques des paysages sublimes brésiliens – que la quête d'une adéquation du langage à la vérité du monde semble problématique. L'arrivée à Rio, la découverte des splendeurs de la forêt tropicale est pour Charles Darwin la source d'une expérience inoubliable. Le naturaliste est envahi par un sentiment d'émerveillement, un transport des sens qui ébranle jusqu'aux tréfonds de son âme ; et il est alors animé de l'intime conviction que toute tentative d'exprimer ses sentiments avec des mots est vaine, que « no description, no drawings, will give any just idea » : « It is not possible to give an adequate idea of the higher feelings of wonder, astonishment, and devotion, which fill and elevate the mind » (*The Voyage of the Beagle* 27). La beauté pure et saisissante des lieux éveille des sentiments intenses et l'auteur est ainsi confronté à une expérience d'impuissance de l'écriture. L'idée que la langue ne peut réussir à saisir le monde matériel et tangible, qu'elle ne peut s'effacer pour laisser place à la vision première, a été reprise par de nombreux critiques. Roland Barthes dans *L'Effet de*

⁵ Dans la seconde partie de *Critique et Vérité*, intitulée « La parole comme vérité et comme signe », Roland Barthes propose une réflexion sur le langage et plus précisément sur la difficulté de « fixer le sens » d'un énoncé littéraire – notamment ses « sens seconds » : « Si les mots n'avaient qu'un sens, celui du dictionnaire, si une seconde langue ne venait troubler et libérer les certitudes du langage, il n'y aurait pas de littérature [...] la langue symbolique à laquelle appartiennent les œuvres littéraires est *par structure* une langue plurielle, dont le code est fait de telle sorte que toute parole (toute œuvre), par lui engendrée, a des sens multiples » (1966, 56).

Réel, à l'instar de Mallarmé dans *Magie*, a souligné l'échec de toute tentative de mettre le réel en mots :

Tant que nous pouvons croire qu'une harmonie préétablie régit les rapports du verbe et de l'Être, nous usons des mots sans les voir, avec une confiance aveugle, ce sont des organes sensoriels, des bouches, des mains, des fenêtres ouvertes sur le monde. Au premier échec, ce bavardage tombe hors de nous ; nous voyons le système entier, ce n'est plus qu'une mécanique détraquée, renversée, dont les grands bras s'agitent encore pour indiquer dans le vide ; nous jugeons d'un seul coup la folle entreprise de nommer ; nous comprenons que le langage est prose par essence et la prose, par essence, échec ; l'être se dresse devant nous comme une tour de silence et si nous voulons encore le capter, ce ne peut être que par le silence : évoquer, dans une ombre exprès, l'objet tu par des mots allusifs, jamais directs, se réduisant à du silence égal (Mallarmé 326).

Le langage semble être un outil inadéquat pour rendre compte de la nouveauté et ne peut refléter qu'un semblant de réalité. Comme Darwin le souligne dans son récit, il est aisé de décrire des éléments isolés les uns des autres mais c'est appréhender le tout, capter le paysage dans son ensemble, qui relève de l'impossible :

The form of the orange-tree, the cocoa-nut, the palm, the mango, the tree-fern, the banana, will remain clear and separate; but the thousand beauties which unite these into one perfect scene must fade away: yet they will leave, like a tale heard in childhood, a picture full of indistinct, but most beautiful figures. (*The Voyage of the Beagle* 471)

Pour pallier cet écueil, cette faillite du langage, le texte a donc recours à des stratégies de compensation qui se conçoivent comme « un réajustement patient du dire au monde » (Montalbetti 1997,1). Or les médiations textuelles comme la citation ou l'intertextualité, qui s'offrent comme l'un des recours possibles lorsque l'aventure vécue est trop difficile à mettre en mots, empêchent d'accréditer la transparence du discours que l'auteur clame. Le récit de voyage scientifique semble bel et bien être en contradiction avec l'ambition de fidélité au réel qu'il affiche.

La tentation de la littérature

De nombreux critiques se sont intéressés à la dimension littéraire des récits de voyage scientifiques et ont mis en lumière leur caractère parfois factice qui les fait dériver vers le domaine de la fiction. Les écrits publiés sont rarement une simple copie de l'original et ils font souvent l'objet d'un travail de réécriture et de réagencement. Alexandre de Humboldt a publié une partie de son récit trois ans

après son retour d'Amérique. Le premier volume paraît en 1807 et le trentième et dernier voit le jour en 1834⁶. Ce dernier a donc poursuivi pendant une vingtaine d'années le récit de son voyage, entravé par ses fonctions à la cour royale et interrompu par d'autres missions scientifiques comme celle en Asie. Or comment l'écrivain pourrait-il réussir à préserver l'instantanéité du voyage si son itinéraire est remanié, qu'un laps de temps aussi important s'est écoulé entre le moment de la prise de notes et celui de l'écriture ?

Joseph Billings, explorateur et astronome britannique, est promu commandant d'une expédition à la recherche du passage du nord-est en 1785 et il confie avec regret dans la préface de son récit, qu'ayant égaré certaines de ses notes de voyage, il a dû se référer à sa mémoire : « I was frequently necessitated to make notes on small pieces of paper; those I have faithfully transcribed; but in some instances I have been obliged to refer to memory » (Billings 12). Au prisme du souvenir s'ajoute alors le travail de l'imaginaire, et on glisse insensiblement de la reconstitution à la reconstruction. Les récits de voyage scientifiques se caractérisent d'ordinaire par un degré d'élaboration important, qui va à l'encontre du parti-pris de spontanéité. Même le récit de Mungo Park, pourtant dénué d'ornements stylistiques, met en scène un narrateur méritant qui traverse les épreuves avec courage. Il est pillé, donné pour mort, tenu en captivité par des Maures puis échappe de peu au naufrage lors de son retour en Angleterre. En donnant la primauté à l'action et en multipliant les péripéties, *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique* s'apparente quelque peu, surtout vers la fin, à un roman d'aventure. D'une manière générale, les auteurs de récits de voyages scientifiques s'attèlent à « transcrire scrupuleusement le réel » (Todorov 1982, 7), à offrir à leur lecteur le tableau le plus précis et fidèle qui soit. Ils tendent ainsi à privilégier la description scientifique au récit en tant que tel et à soigner davantage les passages qui ont trait aux découvertes savantes. Pourtant paradoxalement, ce sont les chapitres narratifs qui rencontrent le plus vif succès et ce sont eux le plus souvent que la postérité retient. C'est vrai dans le cas de Mungo Park, que l'on considère comme le premier explorateur de l'Afrique « intérieure », mais également de Bougainville, que l'on associe à Tahiti et aux lieux idylliques qu'il a décrits dans *Voyage autour du monde*. Il a frappé ses contemporains par son portrait d'une société tahitienne guidée par la quête du plaisir et où l'homme semble

⁶ Humboldt est de retour son expédition en août 1804.

délivré de la tyrannie du travail. Depuis que Bougainville l'a dépeinte dans son récit⁷, la Nouvelle Cythère constitue un véritable mythe sociologique dans l'univers occidental. C'est donc davantage l'aspect de témoignage que l'enquête proprement scientifique qui a passionné les lecteurs.

Le grand explorateur de l'Australie, Matthew Flinders annonce d'ailleurs dans la préface de *A Voyage to Terra Australis*, publié en 1814, qu'il a préféré dissocier les comptes rendus scientifiques des passages narratifs de façon à ne pas lasser le grand public en quête avant tout de sensationnel et de dépaysement :

There are some other particulars, both in the account of the voyage and in the Atlas, where the practice of former navigators has not been strictly followed. Latitudes, longitudes, and bearings, so important to the seaman and uninteresting to the general reader, have hitherto been interwoven in the text; there are here commonly separated from it, by which the one will be enabled to find them more readily, and the other perceive at a glance what may be passed (Flinders iv).

Si la dimension savante donne son fondement au récit de voyage scientifique, de nombreux lecteurs semblent pourtant être davantage sensibles à la narration des aventures de l'auteur. Les écrivains voyageurs jonglent donc sans cesse entre deux polarités ; ils tentent de « séduire l'imagination sans recourir aux fictions trompeuses », de se conformer aux exigences du discours scientifique, sans pour autant renoncer à des préoccupations esthétiques (Le Huenen 1987, 57). La démarche dans son ensemble comporte sans doute quelque chose d'artificiel, à l'image des conventions qui sont reprises d'un texte à l'autre. Pour mémoire, nombreux sont les auteurs à s'interroger sur les phénomènes naturels inhabituels. Dans *Narrative of a Whaling Voyage*, Frederick Debell Bennett dépeint longuement le spectacle qu'offre l'aspect phosphorescent de la mer mais il ne fait en réalité que reprendre un leitmotiv bien connu des lecteurs de récits scientifiques. Dans *Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau Continent*, Alexandre de Humboldt, en s'intéressant aux mystères de la nature, a établi en quelque sorte un « canon » et on attendra par la suite des écrivains voyageurs des commentaires similaires sur la couleur et l'aspect insolite de l'océan :

The phosphorescence of the ocean seemed to augment the mass of light diffused through the air. After midnight, great black clouds rising behind the volcano shrouded at intervals the moon and the beautiful constellation of the Scorpion. We beheld lights carried to and fro on shore, which were

⁷ C'est Samuel Wallis qui devance Bougainville et qui accoste le premier à Tahiti.

probably those of fishermen preparing for their labours. We had been occasionally employed, during our passage, in reading the old voyages of the Spaniards, and these moving lights recalled to our fancy those which Pedro Gutierrez, page of Queen Isabella, saw in the isle of Guanahani, on the memorable night of the discovery of the New World (Humboldt 30).

Charles Darwin sera à son tour frappé par les phénomènes de phosphorescence de la mer lors de sa circumnavigation et il en fera état dans son récit – une façon de s'inscrire dans l'horizon d'attente de son lecteur, et plus généralement dans la tradition romantique du Sublime.

While sailing a little south of the Plata on one very dark night, the sea presented a wonderful and most beautiful spectacle. There was a fresh breeze, and every part of the surface, which during the day is seen as foam, now glowed with a pale light. The vessel drove before her bows two billows of liquid phosphorus, and in her wake she was followed by a milky train. As far as the eye reached, the crest of every wave was bright, and the sky above the horizon, from the reflected glare of these livid flames, was not so utterly obscure as over the vault of the heavens (*The Voyage of the Beagle* 186).

Que penser de ces lieux communs qui sont réitérés d'une œuvre à l'autre ? L'écrivain voyageur est-il vraiment soucieux de relater fidèlement les faits ou bien transpose-t-il ses lectures dans ses propres ouvrages ? Comme le souligne Jean Viviès, « le texte référentiel oscille constamment entre l'impossible écriture du monde et la réécriture du déjà écrit, s'inscrit dans le jeu complexe de l'intertextuel et de la référence » (2002, 3). Ce qui est plus surprenant encore, c'est que des romanciers comme Herman Melville se sont approprié ce type de conventions afin de les subvertir. Dans *Mardi*, le narrateur tourne en dérision ce motif de la littérature de voyage devenu cliché, qu'il perçoit comme un simple artifice d'écriture. Selon Anne-Gaëlle Weber, il « existerait dès le premier XIX^e siècle, un genre romanesque du récit de voyage scientifique ; c'est le modèle générique élaboré notamment par les romanciers du voyage qui sont aussi de grands lecteurs de récits de voyage et qui en identifient si bien les règles qu'ils les transposent dans le domaine de la fiction après avoir aboli la dernière frontière possible du vrai et du vraisemblable » (Weber 2006, 65). Roland Le Huenen considère également que le XIX^e siècle marque un tournant décisif, et que ce « mouvement de bascule fait pencher le récit de voyage du côté de la littérature » (Le Huenen 1987, 57). Sur fond de Romantisme, il devient plus difficile pour l'écrivain voyageur de masquer sa subjectivité et de se contenter d'un simple relevé de données empiriques. Il semble également moins indispensable d'offrir « un

récit transparent, simple reflet des mondes parcourus» (Linon-Chipon *et al.* 1998, 11). Ce sont donc les principes fondateurs sur lesquels les récits de voyage scientifiques reposaient jusqu'alors qui volent littéralement en éclats.

Il n'est pas aisé de dégager les invariants du récit de voyage scientifique tant ce genre comporte une « ambigüité générique » (Le Huenen 1987, 46). Il repose sur une hésitation constante et ne semble pas pouvoir réconcilier l'impératif d'objectivité empiriste avec la tentation de la littérature. Il a d'ailleurs dû se redéfinir et se renouveler, penchant davantage vers l'un ou l'autre de ses versants en fonction des époques et des tendances. L'appellation « récit de voyage scientifique » infléchit la lecture et crée un horizon d'attente particulier parce que ce type d'écrit s'inscrit dans la lignée et la tradition des grandes circumnavigations du XVIII^e siècle qui revendiquent un caractère mimétique et documentaire. Dans son article, « Geography and Some Explorers », Joseph Conrad décrit cette période comme l'apogée du récit de voyage, un moment à nul autre pareil, qui allait être suivi inéluctablement par une phase de désenchantement. Peut-il y avoir le même frisson à découvrir un monde qui a déjà livré presque tous ses secrets ?⁸ Comment prendre la plume dans la seconde moitié du XIX^e siècle, une fois que tous les espaces « vierges » ont été découverts et qu'on ne peut donc plus innover et apporter sa touche personnelle ? L'écrivain, selon Conrad, est alors contraint à la répétition et il est conscient qu'il ne pourra plus jamais recréer cette mystique de l'exploration dans laquelle baignaient les premiers voyageurs. À l'époque moderne, la démarche même peut sembler vide de sens, comme le constate amèrement le personnage de Charlie Marlowe dans *Heart of Darkness* : « True, by this time it was not a blank space anymore [...] It had become a place of darkness » (*Heart of Darkness*, 10). Il est peut-être également délicat pour le lecteur contemporain, bien conscient de la relativité des valeurs et des normes, de donner pleinement crédit à un témoignage individuel. À l'heure où il n'est plus question d'énoncer des vérités préétablies mais au contraire de rejeter toute forme de discours préconçu (pour emprunter le titre de la pièce de Luigi Pirandello : *Chacun sa vérité*), le récit de voyage scientifique semble être une nouvelle fois face à ses contradictions. Pourtant paradoxalement, c'est un

⁸ Une objection soulevée à plusieurs reprises par Darwin dans sa correspondance : « It is a most dangerous task in these days to publish accounts of parts of the world which have been frequently visited » (*Beagle Letters* 86).

genre qui continue à séduire le grand public, et cela précisément parce qu'il repose sur des allégations floues.

Bibliographie

- ARISTOTE. *La Poétique*. Trad. R.Dupont-Roc et J. Lallot. Paris : Seuil, 1980.
- BARTHES, Roland. *Critique et Vérité*. Paris : Seuil, 1966.
- BEAGLEHOLE, John Cawte, ed., *The Journals of Captain Cook. Volume I, the Voyage of the Endeavour, 1768-1771*. Cambridge: Hackluyt Society, 1955.
- BILLINGS, Joseph. *An Account of a Geographical and Astronomical Expedition to the Northern Parts of Russia in the years 1785 to 1794*. Londres: Strahan, 1802.
- BROC, Numa. *La Géographie des philosophes : géographes et voyageurs français au XVIII^e siècle*. Paris : Editions Ophrys, 1974.
- . « Voyages et géographie au XVIII^e siècle », *Revue d'histoire des sciences et de leur application*, 22 : 2, 1969.
- CHUPEAU, Jacques. « Les récits de voyage aux lisières du roman », *Revue d'histoire littéraire de la France* n°3/4, 1977.
- CONRAD, Joseph. "Geography and some Explorers", *Last Essays*. London: ed. Richard Curle, 1926.
- . *Heart of Darkness Unabridged* (1899). New York: Dover Publications, 1990.
- DARWIN, Charles, *The Voyage of the Beagle*. Londres: John Murray, 1845.
- . *The Beagle Letters* (1831-1839) Edited by Frederick Burkhardt. Cambridge: Cambridge University Press, 2008 (1rst ed.).
- DRIVER, Felix. *Geography Militant: Cultures of Exploration and Empire*. Oxford: Blackwell Publishers Ltd, 2001.
- FLINDERS, Matthew, *A Voyage to Terra Australis: Undertaken for the Purpose of Completing the Discovery of that Vast Country, and Prosecuted in the Years 1801, 1802 and 1803, Volume 1*. Londres: Bulmer and Co., 1814.
- FULFORD Tim, Debbie LEE and Peter J.KITSON. *Literature, Science and Exploration in the Romantic Era*. Cambridge: Cambridge University Press, 2008.
- HUMBOLDT, Alexandre. *Personal Narrative of Travels to the Equinoctial Regions of the New Continent, During the Year 1799-1804*, Vol. 1: *During the Years 1799-1804*. London: George Bell and Sons, 1907.

- IMBERT, Michel. « L'utopie mystifiante du savoir dans *Mardi* d'Herman Melville », *Épistémocritique*, vol. X, printemps 2012 (non paginé).
- LE HUENEN, Roland, « Le récit de voyage : l'entrée en littérature », *Études littéraires*, vol. 20, n°1, 1987, pp. 45-61.
- LESTRINGANT, Frank, *L'herbier des îles ou le voyage du Levant de Joseph Pitton de Tournefort (1717)*. Littérales, n°7 :Paris X-Nanterre, 1999.
- LINON-CHIPON Sophie, Véronique MAGRI-MOURGUES et Sarga MOUSSA. *Miroirs de Textes, récits de voyage et intertextualité*. Nice : Publications de la Faculté des Lettres, Arts et Sciences Humaines de Nice, 1998.
- MALLARME, Stéphane. « *Magie* » dans *Divagations* (1893). Paris: Edition Gallimard, 2003.
- MELVILLE, Herman, *Mardi :and A Voyage Thither*. Chicago: Northwestern University Press and The Newberry Library, 1970.
- MONTALBETTI, Christine. *Le Voyage, le monde et la bibliothèque*. Paris : PUF, 1997.
- PARK, Mungo. *Travel in the Interior Districts of Africa, 1795-1797 (1800)*. New York: Arno Press, 1971.
- PERCY SNOW, Charles. *Two Cultures*, Cambridge: Cambridge University Press, 1959.
- RICHTER, Virginia. "Charles Darwin in Patagonia", dans *British Narratives of Exploration: Case Studies on the Self and Other*. London: Pickering and Chatto Publishers, 2009.
- RUBIÉS Joan-Pau. *Travellers and Cosmographers, Studies in the History of Early Modern Travel and Ethnology*. Aldershot: Ashgate Publishing Limited, 2007.
- TODOROV, Tzvetan. *Littérature et réalité*. Paris : Seuil, 1982.
- VIVIES, Jean. *Le récit de voyage en Angleterre au XVIII^e siècle : de l'inventaire à l'invention*. Toulouse : Presses universitaires du Mirail, 1999.
- « Un genre qui n'était pas un genre? Aperçus sur le récit de voyage et les études anglaises », *Poétique de l'étranger* n°3, juin 2002, p 1-4.
- WEBER, Anne-Gaëlle. « Le genre romanesque du récit de voyage scientifique au XIX^e siècle ». *Sociétés & représentations* n°21, avril 2006, pp. 49-78.